

Allocution de M. Pierre Amandry. Président de l'Association

Pierre Amandry

Citer ce document / Cite this document :

Amandry Pierre. Allocution de M. Pierre Amandry. Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 101, fascicule 482-484, Juillet-décembre 1988. pp. 29-33;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1988_num_101_482_4816

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 1988

ALLOCUTION DE M. PIERRE AMANDRY

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

Voici venu le moment de la reddition des comptes. A vrai dire, le président de l'Association ne se sent responsable de rien, parce qu'il ne fait rien. L'essentiel de son rôle consiste à regarder sa montre pendant les communications, avec une fréquence et une inquiétude croissantes à mesures qu'approche le terme du laps de temps imparti aux orateurs. Je suggère qu'on installe une clepsydre.

Il m'appartient donc de dresser le bilan de l'année qui s'achève. Depuis que l'Association existe et qu'elle se donne chaque année un nouveau président, qui se livre à pareille époque au même exercice, la loi du genre est bien établie, et je ne prétends pas faire preuve d'originalité en divisant cet exposé en trois parties, comme m'ont appris à faire dans ma jeunesse mes professeurs du Lycée Michelet : le passé, le présent et l'avenir. C'était une des explications symboliques, parmi beaucoup d'autres, qu'on donnait dans l'antiquité de l'usage d'un trépied comme siège de la Pythie.

Le passé, c'est d'abord ceux qui ne sont plus. La partie nécrologique a souvent occupé une place importante dans les discours de mes prédécesseurs. Ce ne sera pas le cas cette année. Nous n'avons à déplorer, du moins à notre connaissance, qu'un seul décès parmi les membres de l'Association, celui de Jean Marcillet-Jaubert. Sa carrière scientifique s'est partagée entre les antiquités romaines d'Algérie et les antiquités grecques du Proche-Orient. Né à Carthage en 1924, il s'était très tôt intéressé aux antiquités romaines et s'était initié à la paléographie latine auprès de Jean Mallon. Après la dernière guerre, comme son activité professionnelle l'amenait à voyager à travers toute l'Algérie, il a assuré en maintes circonstances la liaison entre les autorités locales et le Service des antiquités, dirigé alors par Jean Lassus, à qui il signalait les découvertes fortuites. Il acquit une formation d'archéologue en fouillant le site de Port-Romain et établit le corpus des inscriptions d'Altava, travail qu'il présente comme thèse de doctorat de 3^e cycle. Après quoi, il entra au CNRS et fut rattaché administrativement à l'Institut Courby sous la responsabilité de Jean Pouilloux. Tout en continuant à étudier et à publier des inscriptions d'Algérie,

notamment de Lambèse, Jean Marcillet-Jaubert se convertit à l'épigraphie grecque. Il devint membre de notre Association en 1972. Il a participé à plusieurs voyages de reconnaissance et à des campagnes de fouilles en Cilicie et en Syrie du Nord. Associé aux fouilles de Qasr et Hallabat en Jordanie, il y avait découvert de nombreux fragments d'un édit d'Anastase à la reconstitution duquel il a consacré ses derniers travaux. Il était chargé de la publication des inscriptions grecques et latines de la région orientale de la Jordanie. Beaucoup de ses découvertes sont restées inédites, et beaucoup de ses travaux inachevés, parce que, au témoignage de Jean Pouilloux, il a joué un rôle fondamental dans l'élaboration de l'index du *Bulletin épigraphique*, à partir de l'année 1966. Cette tâche a absorbé beaucoup de son temps, et à ce titre Jean Marcillet-Jaubert a mérité la reconnaissance de l'Association.

La loi de nature n'est pas seule responsable de vides qui peuvent se produire dans les rangs de l'Association : il a aussi le non-paiement répété de la cotisation. Notre trésorier suit la question avec vigilance, et il faudra procéder, dans quelques cas, à des radiations ou, plus exactement, à des mises en congé, en accordant d'avance le pardon aux pécheurs qui viendraient à résipiscence.

Quel que soit le nombre de ces mauvais payeurs, je pense qu'il n'atteint pas le nombre des nouveaux membres que l'Association a accueillis au cours de cette année, et cette transition, grosse comme un câble de marine à côté des fils subtils dont notre ancien Secrétaire général déroulait chaque année un écheveau toujours renouvelé, cette transition nous amène à la vie de l'Association au cours de l'année qui s'achève, donc à son état présent. L'Association a enregistré l'adhésion de 39 nouveaux membres, dont 11 étrangers : 6 Suisses, membres du groupe romand des études grecques et latines, 2 Grecs, 2 Italiens, 1 Canadien. Au même chapitre des relations internationales, parmi les publications, livres et tirés à part, que l'Association a reçus en don, il en est venu d'Italie, d'Espagne, de Grèce, de Belgique, de Suède, de Turquie, d'Israël. En revanche, rien d'Allemagne ni d'Angleterre. L'Europe reste à faire dans ce domaine aussi.

L'activité de notre Association revêt deux formes : la tenue de séances mensuelles et la publication d'une revue annuelle (en fait, semestrielle, puisqu'on est revenu à la formule de la division de chaque tome en deux fascicules).

Au cours des sept séances de l'année (y compris la séance commune à la Société des Études latines et à notre Association), nous avons entendu douze communications faites par des hellénistes. Comme d'habitude, les sujets de ces communications ont été, par les soins du Secrétaire général (et, cette année, par les soins de l'ancien et du nouveau), harmonieusement et équitablement répartis entre les diverses composantes de l'hellénisme.

Nous avons eu la satisfaction d'accueillir, à la dernière séance, un collègue étranger, M. Haim Rosén, qui a porté « un regard nouveau sur la technique d'expression poétique homérique », sur le rôle du chant et de l'intonation et sur les problèmes d'accentuation. Au cours des séances précédentes, M. Jean Taillardat a réussi à nous faire rire en montrant que, dans trois passages des *Thesmophories* d'Aristophane, le texte tel qu'il a été transmis est parfaitement intelligible sans qu'on y apporte de corrections. M^{me} Geneviève Husson nous a fait parcourir en une demi-heure 2 millénaires et demi, en suivant l'histoire du mot *ἐμβρύμιον/ἐμβρίμιον* à partir de papyrus égyptiens des deux premiers siècles de notre ère jusqu'à des textes monastiques et en montrant que cette espèce de tabouret en tiges de papyrus, utilisé comme oreiller par les moines, était déjà fabriqué en Égypte au *xv*^e siècle avant notre ère, comme en témoignent des

peintures de tombes thébaines. Du côté de la littérature proprement dite, des textes connus ont fait l'objet d'exégèses nouvelles : la théomachie des *Dionysiaques* de Nonnos par M. Francis Vian, *Iphigénie à Aulis* dans une optique panhellénique par M^{me} Suzanne Saïd, des passages d'Hippocrate en relation avec le sacré par M. Jacques Jouanna, qui a été notre champion à la séance commune des Études grecques et latines. Pour montrer que nous sommes sensibles à la continuité de l'usage de la langue grecque depuis l'époque mycénienne jusqu'à nos jours, M. Michel Lassithiotakis nous a entretenus du rôle du Destin dans une tragédie crétoise du XVII^e siècle, Βασιλεύς ὁ Ποδολίνος, adaptée d'une tragédie du Tasse, où le dramaturge grec a modifié assez profondément l'esprit de la pièce italienne.

Les archéologues nous ont emmenés d'abord en Asie Mineure, au Létœon de Xanthos, où M. Christian Le Roy a découvert, au pied du temple de Létœ, auprès d'une source, des figurines de terre cuite qui avaient été déposées là en ex-voto aux Nymphes ou à Létœ elle-même. Nous sommes revenus en Grèce continentale, à Delphes avec M^{lle} Anne Jacquemin et M. Didier Laroche, qui ont identifié et assemblé des blocs qui constituaient la base de la statue d'Apollon dédiée après la bataille de Salamine par les Grecs alliés, puis à Argos avec M^{me} Anne Pariente qui a découvert sur l'agora de la ville antique un enclos cultuel où subsistent les restes d'un grand feu allumé à l'époque romaine, délimité par des bornes provenant d'un lieu consacré aux «sept héros à Thèbes», comme l'indique une inscription gravée sur l'une de ces bornes en caractères du VI^e siècle avant J.-C. Puis nous sommes passés en Crète avec M. Claude Rolley qui a présenté des plaquettes de bronze découpées, du VII^e siècle av. J.-C., représentant le plus souvent un jeune chasseur conduisant ou portant une chèvre sauvage, qui ont été trouvées dans un sanctuaire de montagne et qui se rapportent sans doute à des rites d'initiation des jeunes gens. Enfin, M. Bernard Flusin a précisé certains points de la topographie de Jérusalem dans les premiers temps de la conquête musulmane d'après des renseignements fournis par deux textes grecs du VII^e siècle.

Les auteurs de communications archéologiques doivent être reconnaissants à M. Jean-Jacques Maffre, qui fait office d'opérateur à la lanterne magique et qui réussit à éviter les incidents techniques (ampoule grillée, diapositive coincée, etc.) à la merci desquels sont livrés les archéologues, car pour eux le verbe n'est rien sans l'image.

La diversité des sujets des communications nous a permis de nous instruire dans des domaines que nous connaissons mal, à nous tous et en particulier au président, qui n'a pas le droit de rêvasser s'il veut prononcer à la fin de la communication deux ou trois phrases qui ne soient pas complètement stupides. Les communications ont été suivies d'observations intéressantes et de discussions courtoises. Tout se passerait pour le mieux dans le meilleur des mondes si les sièges étaient moins inconfortables et si la sonorisation était meilleure. Ne soyons pas trop exigeants, on nous répondrait que ces bancs sont spartiates, et soyons reconnaissants à l'Université de Paris IV de nous permettre de tenir nos séances ailleurs que dans la rue.

Mais, nous tous qui, le premier lundi de chaque mois, arrivons ici à 17 heures et en repartons vers 18 h 45, nous devons penser que, si les choses se passent si bien que cela nous paraît tout naturel, c'est grâce au travail de quelques-uns, qui n'y consacrent pas seulement deux heures par mois. Notre Association, comme beaucoup d'autres, ne vit et ne fonctionne que grâce au dévouement de quelques personnes, d'un très petit nombre de personnes, le Secrétaire général.

Paul Demont, qui n'a pas fait oublier son prédécesseur car il est inoubliable, mais qui lui a succédé sans le moindre à-coup, — M^{me} Micheline Kovacs, dont la discrétion ne laisse pas deviner l'importance de son concours, — M. Jean Laborderie, grâce à qui, si l'Association ne roule pas sur l'or, du moins sa situation financière est saine, M. l'Abbé André Wartelle, qui reçoit les dons faits à la bibliothèque et veille à leur enregistrement et à la bonne tenue du catalogue.

Ce qui est vrai de la vie de l'Association ne l'est pas moins de la Revue. A la direction de la Revue, Jacques Jouanna a pris, aux côtés de Jacques Bompaire la place abandonnée par François Chamoux, qui, après avoir occupé ces fonctions pendant 16 ans, a bien droit, lui aussi, à notre reconnaissance. Les directeurs de la Revue reçoivent, trois heures par semaines, l'aide de M^{me} Catherine Delobel. C'est tout, et c'est peu. Quiconque a eu la charge de la direction d'un périodique sait ce que cela représente de travail, tout au long de l'année. Le 1^{er} fascicule de l'année 1988 a paru. Il contient, comme d'habitude, des articles de fond, une chronique et des comptes-rendus bibliographiques. Les chroniques, ou bulletins, sont un des éléments essentiels de la Revue : ils permettent à chacun de nous de se tenir au courant dans des domaines dont il n'est pas spécialiste. Après la mort de Louis Robert, la rédaction du Bulletin épigraphique posait un problème. Une solution satisfaisante a été trouvée, par la répartition de la tâche entre plusieurs spécialistes. Peut-être le principe même de cette répartition pourra-t-il amélioré à l'usage : la juxtaposition de sections par thèmes, par régions, par époques risque de compliquer la consultation. Dans le dernier fascicule a paru un Bulletin de M^{lle} Mary-Anne Zagdoun sur les reliefs hellénistiques. Pour la sculpture aussi, on fait appel à plusieurs spécialistes, et c'est une bonne chose. Il faudrait éviter de tomber dans un excès d'émiettement. Mais aucun Bulletin de sculpture n'avait paru depuis celui que François Chamoux a consacré en 1958 à l'époque archaïque au v^e siècle, et le dernier qui ait fait une place à l'époque hellénistique est dû à Charles Picard, il y a plus de 40 ans ! Une remise à jour, secteur par secteur, est donc nécessaire avant qu'on revienne à des sections plus larges. Enfin, est-il permis à un archéologue de faire une remarque, où n'entre aucune malignité, mais quelque regret et un peu d'étonnement ? La littérature grecque n'a point de place dans ces Bulletins.

La situation présente de l'Association est satisfaisante. Est-ce à dire qu'on puisse voir l'avenir en rose ? Pour l'Association elle-même, pourquoi pas ? Le nombre de ses membres augmente chaque année ; les séances attirent un auditoire attentif ; la Revue est diffusée à travers le monde ; le budget est équilibré.

Mais il y a un problème plus général, que chacun de mes prédécesseurs a évoqué en guise de conclusion : celui de l'avenir de nos études, des « humanités ». Malgré une longue fréquentation de la Pythie, je n'ai pas acquis le don de prophétie ni ne détiens le secret de remèdes miraculeux. Le problème, à vrai dire, n'est pas nouveau : nos arrière-grands-parents, nos grands-parents encore, savaient rédiger des discours et même des vers latins. L'obligation de rédiger une thèse complémentaire en latin a pris fin à la veille de la première guerre. Chaque génération a su un peu moins de latin et de grec que la précédente. Mais ce lent mouvement s'étalait sur une longue durée. Les historiens parlent volontiers d'époques de transition. On est à tout moment en transit entre le passé et l'avenir. Mais il y a des transitions presque insensibles et d'autres où le cours de l'histoire se précipite. Il est difficile de juger l'époque où l'on vit, faute de recul. Cependant il paraît évident qu'une forme de civilisation, née de la Renaissance, est en train non de disparaître mais de se transformer profondé-

ment. Il sera commode pour les historiens de l'avenir de choisir l'an 2000 comme terme d'une époque et début d'une autre. Dans la culture générale telle qu'on la concevait, les langues anciennes tenaient la première place ; les meilleurs élèves entraient automatiquement en section A. Comme a dit l'an dernier mon prédécesseur Jean-Pierre Vernant : « C'est fini et ne reviendra pas ». Les pétitions que certains d'entre nous ont rédigées et que les autres ont signées, sans trop d'illusions sur leur effet, ne changeront rien en profondeur à une évolution qui échappe à l'emprise de l'individu. Je me demande même si, auprès des pouvoirs publics, nous ne donnons pas l'impression d'être un groupe, un clan, une bande d'aristocrates de l'esprit, accrochées à la défense de privilèges. Les moyens de diffusion par l'écrit, la parole et l'image, les facilités de voyage ont fait connaître, on rendu plus familières, d'autres formes de culture, spirituelle et matérielle. Il est aisé de nous rétorquer qu'on peut lire Homère en traduction comme on lit les poètes persans, ou Platon comme on lit les philosophes hindous, et que l'idéal cristallisé en marbre pentélique est une vieillerie à mettre au placard, et que le génie d'un constructeur est aussi manifeste dans les lignes et les volumes d'une pyramide maya que dans les courbes du stylobate et le fruit des colonnes du Parthénon.

Je ne voudrais pas terminer sur une note pessimiste. Tout d'abord, d'après des statistiques officielles du Ministère de l'Éducation nationale qui ont été portées à notre connaissance par un des auditeurs de la séance commune des Études grecques et latines, pour une augmentation des effectifs totaux de 12 % depuis 1970, le nombre des élèves étudiant le grec et le latin aurait augmenté de 63 % dans les collèges et de 129 % dans les lycées, le grec représentant par rapport au latin 7 % dans les collèges et 13 % dans les lycées. Faut-il interpréter ces statistiques comme l'indice d'un regain d'intérêt pour les langues anciennes ? On ne pourrait que s'en réjouir, mais il ne suffirait pas à inverser l'évolution de notre société. Je n'en suis pas moins convaincu que la Grèce antique, par sa littérature et ses monuments, restera un des éléments fondamentaux de la culture de demain. Mais elle devra faire de la place à d'autres, et trouver sa place à côté d'autres. Quelle place, et sous quelles formes ? Toute la question est là. Sa solution dépend un peu, très peu, mais un petit peu tout de même, de chacun de nous.

Avant de tirer ma révérence, et de mettre en veilleuse le flambeau que Jean Sirinelli ranimera à l'automne prochain — me succédant ainsi pour la deuxième fois dans notre carrière (la première fois, c'était en 1950 à un poste d'assistant de la section de grec de la Sorbonne) —, et en vous remerciant de la confiance que vous avez témoignée à l'un des vétérans parmi les membres de l'Association (j'y ai été admis en 1934), je donne la parole au Secrétaire général pour la lecture du rapport sur les prix.